

N° 102
15 Octobre
- 1923 -
Abonnements
France
et Belgique
1 an 24 fr
6 mois 12 fr
Etr. : 34 fr.

cinéa

3^{me} ANNÉE
UN
franc
Remboursé
par notre
BON
GRATUIT

SESSUE HAYAKAWA

BI-MENSUEL
Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois
Publications François TEDESCO
39, Boul. Raspail (Tél.: Ségur 41-57)

TSURU AOKI



GINA PALERME
dans une pathétique expression de *Frou-Frou*
On sait que la belle artiste interprète *La Bataille* aux côtés de SESSUE HAYAKAWA

VIEILLE CURE
LA GLOIRE DES
GRANDES LIQUEURS FRANÇAISES
CENON-BORDEAUX et PARIS, 99, Rue Saint-Lazare.

FLOZOR
OU FLUIDE D'OR
La Célèbre Lotion pour blondir
la chevelure
n'est pas une teinture
En vente partout J. Lesquendieu, Paris

REINE DES CREMES
Merveilleuse Crème de Beauté
PARFUM SUAVE
J. LESQUENDIEU, PARIS
EN VENTE PARTOUT

FOURRURES
RÉPARATIONS - TRANSFORMATIONS
Maison de confiance
54, rue des Martyrs (en appart.) Trudaine 17-53

TOUT VOTRE AVENIR DÉVOILÉ par l'HOROSCOPE
Envoyez date de naissance et 5 fr.
Mme ROBERT, 68, bd Auguste-Blanqui, Paris, 13^e

MARIAGES RICHES ET TOUTES RELATIONS
Renseignements contre présent BON et timbre
"FAMILIA", 74, rue de Sévres, Paris, 7^e
Bureaux ouverts de 2 à 7 heures (semaine).

MAISONS RECOMMANDÉES

UN EXCELLENT DINER
UN CONCERT CLASSIQUE
UN SPECTACLE
ET DANSER !...
Le tout pour le prix d'un fauteuil au théâtre :
c'est le
"ROMANO"
Déjeuner 17 f. Dîner 20 fr. — 14, R. Caumartin

RESTAURANT JEAN
American Bar
20, rue Daunou, 20
Sa cuisine et ses spécialités anglaises
Retenir sa table -:- Central 94-09



RUDOLPH VALENTINO

Demandez de suite à CINÉA

39, Boulevard Raspail, Paris

son Numéro Spécial sur

RUDOLPH VALENTINO INTIME

La Vie d'un Jeune Premier
Une Journée à Hollywood avec Rudolph Valentino
par ROBERT FLOREY

Plus de 30 photographies inédites illustrent ce remarquable
numéro où le lecteur trouvera tous les détails concernant
l'idole du public français et américain.

Adressez dès aujourd'hui votre demande à CINÉA,
39, boulevard Raspail, Paris, accompagnée de
quatre timbres de 25 centimes.

RUDOLPH VALENTINO INTIME

sera un numéro rapidement épuisé

cinéa

Le Courrier du Cinéma

PETIT BELGE. — Envoyez directement
votre lettre à Madame Eve Francis,
29, rue Ponthieu, Paris.

X. — 1^o Lucie Doraine est autrichienne.
Elle tourne principalement en Alle-

AUX 2 PANTHÈRES

HÉLÈNE DEVINOY

92, RUE DU BAC, PARIS (7^e)

ALBERT GALON. — Prière répéter inser-
tion. Concours de photogénie assez
favorable. Nombre de voix inférieur au
10^e gagnant. Ne serez pas oublié.

Mlle A. LANG. — 1^o Jaque Catelain,
45, Avenue de la Motte-Picquet. Redeman-
dez les autres adresses. — 2^o Hollywood
est trop récent pour que vous le trouviez
sur une carte géographique ordinaire. Ce

POUR RECEVOIR LES PRIMES-CADEAUX DE CINÉA:

RENOVEZ-NOUS CECI !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire à votre service d'abonnement pour
la durée de **six mois (12 frs.)**, **un an (24 frs.)** *

Ci-joint **12 ou 24 francs** * en mandat ou en
timbres pour le prix de cet abonnement

* Biffer les mentions inutiles.

SIGNATURE

NOM :

ADRESSE COMPLÈTE :

PRIME CHOISIE

1^o Abonnement de six mois.

Les vedettes mondiales.
CHARLOT, par Louis
Delluc.

2^o Abonnement d'un an.

Photographie signée de
Napierkowska.
Coffret de poudre de riz.
Stylomine.

Biffer les mentions inutiles.

À retourner à M. l'Administrateur de CINÉA, PUBLICATIONS FRANÇOIS TEDESCO, 39, Bd Raspail, PARIS

VOIR AU DOS

Supplément au N° 102 de CINÉA.

Paris, où a Cinéa, qui se chargera de
l'envoi franco contre un mandat de
cinq francs.

J. GARCIN. — En effet, les dessins ani-
més sont peu répandus en France. Adres-
sez-vous à l'une des maisons d'édition des
films de ce genre, dont le titre paraît à
l'écran.

FRANCIS L. — 1^o June Mathis. General
Delivery. Los Angeles. Etats-Unis.
D. W. Griffith, Griffith studios, Mama-
roueck, New-York, Etats-Unis.

M. JOBERT. — Tous les metteurs en scène
sont prêts à tourner. Demandez des
adresses précises. Elles vous seront
communiquées. Il y en a trop.



"SMART"

Manleau Cape Taupe : 3.200 francs.

Prière de se présenter de la part de Cinéa.

Entre nous :

Je désirerais échanger numéro de *Le
Théâtre et Comédia illustré*, d'avant-
guerre contre numéro de *Cinéma*,
Ciné-Miroir ou *Ciné pour tous*.

PIERRE CAYER (Adresse au journal)

Trouverai-je des correspondants aux
Etats-Unis ou en Argentine ? — Je sais
que *Cinéa* y est beaucoup lu. Ecrire en
Français de préférence. Mon adresse est
au journal.

CLAUDE TYREY.

CF 4^o PER 283



VIETILLE
LA
GLOIRE
DES
CURE
GRANDES LIQUEURS FRANÇAISES
CENON-BORDEAUX et PARIS, 99, Rue Saint-Lazare.



NOUVELLES PRIMES SENSATIONNELLES

Remboursant 50% au moins du Prix de l'Abonnement

Pour un abonnement d'un an (Prix 24 francs).

Cinéa envoie gratuitement à son nouvel abonné, selon sa préférence :

Une admirable **photographie** signée de la main de Mlle Stasia Napierkowska.

Un luxueux **coffret** de poudre de riz Barkett.

Un "**Stylomine**" (garanti 5 ans).

Pour un abonnement de six mois (Prix 12 francs).

Cinéa envoie gratuitement à son nouvel abonné, selon son choix :

Les Vedettes Mondiales de l'Ecran, par Spul. Un superbe album contenant trente-deux portraits d'art, accompagné de poèmes d'André Daven.

CHARLOT, par Louis Delluc. Un précieux volume relatant toute la vie de Charlie Chaplin, illustré de nombreuses photographies.

PROFITEZ IMMÉDIATEMENT DE CES PRIMES LIMITÉES

RETOURNEZ-NOUS DE SUITE CE BULLETIN

UN CONCERT CLASSIQUE

UN SPECTACLE
ET DANSER !...

Le tout pour le prix d'un fauteuil au théâtre :
c'est le

"ROMANO"

Déjeuner 17 f. Dîner 20 fr. — 14, R. Caumartin

RESTAURANT JEAN

American Bar
20, rue Daunou, 20

Sa cuisine et ses spécialités anglaises
Retenir sa table — Central 94-09

par ROBERT FLOREY

Plus de 30 photographies inédites illustrent ce remarquable numéro où le lecteur trouvera tous les détails concernant l'idole du public français et américain.

Adressez dès aujourd'hui votre demande à **CINÉA**,
39, boulevard Raspail, Paris, accompagnée de
quatre timbres de 25 centimes.

RUDOLPH VALENTINO INTIME

sera un numéro rapidement épuisé

cinéma

Le Courrier du Cinéma

PETIT BELGE. — Envoyez directement votre lettre à Madame Eve Francis, 29, rue Ponthieu, Paris.

X. — 1° Lucie Doraine est autrichienne. Elle tourne principalement en Allemagne. — 2° Aimé Simon-Girard a la trentaine ; en effet, il est israélite. — 3° Nathalie Kovanko est russe. — 4° Francesca Bertini ne tourne plus depuis son mariage, environ depuis deux ans. — 5° Adresses : Aimé Simon-Girard : Studios Pathé, 39 Rue du Bois, à Vincennes. Jean Dax : 36 Rue de Penthièvre, Paris. Ne possédons pas les autres.

GLORIA. — 1° Gloria Swanson mesure 1 m. 59, cheveux noirs, yeux bleus. Mariée à Sam Wood. — 2° Evelyn Brent n'est plus la partenaire actuelle de Douglas Fairbanks. Voir « Derrière l'Ecran ».

LUDOVIC SIMPLET. — 1° Les films américains donnent généralement lieu à ces sérieuses études d'atmosphères et de reconstitutions. Les Allemands des *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* sont en effet très réussis et très exacts mais nous ne partageons pas votre avis pour les soldats français, surtout pour le capitaine qui découvre le père argentin dans les ruines du château. Il a vraiment l'air peu martial et son képi est assez inexact. — 2° Voici l'adresse des films Triomphe : 35 Rue de Surène, Paris. Nous vous serions reconnaissants, en écrivant de mentionner *Cinéa*. Merci.

MAXIME JOBERT. — Demandez *Drames de Cinéma*, par Louis Delluc. Vous y trouverez une préface très instructive et d'excellents modèles de scénarios. Vous pouvez le demander aux Editions du Monde Nouveau, 42, Boulevard Raspail, Paris, ou à *Cinéa*, qui se chargera de l'envoi franco contre un mandat de cinq francs.

J. GARCIN. — En effet, les dessins animés sont peu répandus en France. Adressez-vous à l'une des maisons d'édition des films de ce genre, dont le titre paraît à l'écran.

FRANCIS L. — 1° June Mathis. General Delivery. Los Angeles. Etats-Unis. D. W. Griffith, Griffith studios, Mamarouck, New-York, Etats-Unis.

M. JOBERT. — Tous les metteurs en scène sont prêts à tourner. Demandez des adresses précises. Elles vous seront communiquées. Il y en a trop.

AUX 2 PANTHÈRES

HÉLÈNE DEVINOY

92, RUE DU BAC, PARIS (7°)



"SMART"

Manteau Cape Taupe : 3.200 francs.

Prière de se présenter de la part de *Cinéa*.

3

ALBERT GALON. — Prière répéter insertion. Concours de photogénie assez favorable. Nombre de voix inférieur au 10° gagnant. Ne serez pas oublié.

Mlle A. LANG. — 1° Jaque Catelain, 45, Avenue de la Motte-Picquet. Redemandez les autres adresses. — 2° Hollywood est trop récent pour que vous le trouviez sur une carte géographique ordinaire. Ce n'est pas loin de Los Angeles.

Mlle M. DE CLERQ. — André Roanne, Société des films Paramount, 63 Avenue des Champs-Élysées, Paris, qui fera suivre.

Mlle ALEX SIGNORET. — C'est la photo de Gabriel Signoret que vous avez reçue. Son frère Jean, a également tourné mais fait plutôt du théâtre, Signoret, habite à Paris, c'est un travailleur acharné. Adresse, Films Aubert, 124, avenue de la République, qui feront suivre.

GLORIA. — Gloria Swanson a tourné *La 8e Femme de Barbe-Bleue*, d'après la pièce d'Alfred Savoir ; depuis, elle a terminé *Zaza*. Non, n'en croyez rien. — Adresse : Lasky Studios, 6284 Selma Avenue, Hollywood, Californie (U.S.A.). — 3° Lila Lee vient d'épouser James Kirkwood.

MAUD. — 1° Distribution de *L'Auberge Rouge* qui a paru en septembre : Prosper Magnan, Léon Mathot ; Taillefer, David Evremond ; André, Jaque Christiany ; *La Fille de l'Aubergiste*, Gina Manès ; *Victorine*, Marcelle Schmit ; *L'Aubergiste*, Pierre Hot ; *sa femme*, Mme de Savoy ; *le Voyageur*, Tomy Bourdel ; *la Sorcière*, Mme Delaunay.

2° Olive Brook est un acteur anglais. Adresse : C/o Picture Show, 6411 Hollywood Boulevard, Hollywood, California. (U.S.A.).

L'ŒIL DE CHAT.

Entre nous :

Je désirerais échanger numéro de *Le Théâtre et Comédia illustré*, d'avant-guerre contre numéro de *Cinéma*, *Ciné-Miroir* ou *Ciné pour tous*.

PIERRE CAYER (Adresse au journal)

Trouverai-je des correspondants aux Etats-Unis ou en Argentine ? — Je sais que *Cinéa* y est beaucoup lu. Ecrire en Français de préférence. Mon adresse est au journal.

CLAUDE TYREY.

CF 4° PER 283





Avez-vous TOUS
ces numéros spéciaux
de "CINÉA" ?

Mary Pickford
Douglas Fairbanks
Nos sports favoris (2^{ns})
Marcel L'Herbier
Notre Numéro Gai
Rudolph Valentino
Alla Nazimova
Ivan Mosjoukine

Demandez de suite ceux qui vous manquent à CINÉA. 39, Boulevard Raspail, Paris, contre quatre timbres de 25 centimes par numéro.



Nos Lecteurs savent par les indiscretions de *Cinéa* que la délicieuse Pearl White tourne en ce moment à Épinay. Voici quelques détails récents : Le titre du film est « *Terreur* », le metteur en scène n'est autre que M. Edouard José et le jeune premier est l'américain Robert Lee. Ajoutons que, pour les besoins de la cause, le studio de *L'Eclair* est entièrement peint en noir et que l'on y travaille avec acharnement, Miss Pearl White se contentant d'un sandwich pour déjeuner.





SESSUE
HAYAKAWA
et
TSURU
AOKI

Voici le plus récent portrait de Sessue Hayakawa et de sa femme.

On sait que le grand artiste et sa charmante compagne tournent, en France, « *La Bataille* », d'après Claude Farrère.

Cinéma leur consacre, dans ce numéro, une intéressante étude et un article d'actualité.



SESSUE HAYAKAWA, TRAGÉDIEN

Je songe que si faire de l'Art c'est créer de l'émotion, de la beauté, nous donner l'occasion d'éprouver des sentiments de choix — bien des artistes du film valent d'être étudiés et admirés.

On multiplie les études sur les peintres, poètes ou musiciens. Il ne s'en publie guère sur les grands comédiens et pas du tout sur les étoiles du cinéma. Sauf les articles de revues techniques, où leur biographie surtout est mise à contribution.

La vérité, c'est que le Septième Art dérouté encore bien des gens. Je m'en voudrais de paraître prêcher des convertis en défendant ici le cinéma.

Pourtant, le comédien célèbre qu'on vante, est-ce lui qu'on applaudit ou le texte qu'il déclame ? L'un et l'autre, oui. Mais il y a au théâtre une interdépendance inexorablement marquée.

Un grand acteur de cinéma, s'il m'exalte, je suis sûr de n'en devoir remercier personne plus que lui, grâce à qui peut vivre avec intensité un sujet.

Peu d'artistes m'émeuvent autant que Sessue Hayakawa. J'ai vécu des minutes merveilleuses, valant bien la lecture d'une belle page, devant certaines de ses créations. Il est, par exemple, peu d'Adieux célèbres en littérature ou musique, plus douloureusement vrais que les dernières scènes du *Prince Mystérieux*. Et si Hayakawa n'écrit ni ne compose mélodiquement, dans le détail, ce thème de l'adieu, mais se donne tout entier pour l'exprimer à l'écran, cela n'est pas inférieur. Il ne fait, artiste, que choisir son mode d'extériorisation. Il ne crée pas moins. Dans un

film de caractère, le créateur véritable n'est-il pas en fin de compte, l'interprète ? Il dépend de lui que tout reste dans les limites d'une aventure sans valeur spéciale, ou que l'action vive, que le personnage existe jusqu'à devenir le type même du sentiment qu'il exprime.

Et les films du tragédien japonais, je ne les imagine pas avec un autre. Sans lui, ces films perdent leur âme. Et je sais bien qu'il a été admirablement secondé par Tsuru-Aoki, Fanny Ward, etc., mais l'animateur du drame, qui est-ce ?

Sessue Hayakawa, c'est le pathétique absolu. La passion restituée avec un paroxysme de vérité sobre, au moyen d'un jeu tout concentré. C'est surtout le pathétique d'aujourd'hui, qui se limite, qui a mesuré la puérilité des gesticulations, s'interdit l'exubérance et sait ne se montrer que dans le geste précis, l'attitude brève qui le résume tout entier.

Il dédaigne la mimique outrée et les grands mouvements. Il n'ignore pas que l'appareil de prise de vues invite presque aux exagérations. Et il sait que l'homme, chez lui ou dans la solitude, peut être ivre de triomphe ou mordu par le désespoir, sans jamais se jouer à lui-même la comédie des grands gestes et des attitudes invraisemblables. Avant tout, il veut être vrai. Cela ne va pas sans s'étudier. Étudier les autres, noter les attitudes — les plus inconscientes parce que les plus expressives — chercher à surprendre les réactions que provoquent tels sentiments qui naissent — cela n'est pas seulement du travail de psychologue, mais aussi d'acteur. Surtout, d'acteur muet. Hayakawa a dû observer, étudier et voir. Il a vu avec péné-

tration. En d'autres et en lui-même il a analysé les heures passionnées ou tendres. Et c'est étonnant comme elles laissent l'homme semblable à lui-même, sauf par-ci par-là un geste, une crispation du visage qui cesse de se surveiller. Le mérite essentiel du grand acteur japonais, c'est d'avoir assez approfondi cela pour le rendre avec génie.

Personne, plus que lui, n'est l'homme calme, se possédant à souhait, à la vie toute intérieure, aux pensées secrètes, l'homme qui ne se livre pas. Sourires de commande, saluts, poignées de mains, propos insignifiants — et tout à coup, pour la durée d'un éclair, c'est le regard vrai glissé entre les paupières, le regard où l'âme se fait jour, le sourire cruel ou d'une insupportable ironie, la torsion brève des lèvres.

Parfois aussi, au moment où l'instinct de colère ou de haine brise toute digue, une détente brusque, irrésistible et fatale, une ruée de félin... Et l'impénétrabilité orientale, le masque énigmatique se reforme déjà.

Aucun, parmi les interprètes actuels du cinéma n'approche de cette simplicité de jeu, jointe à cette puissante réalisation, d'où naît une force de vérité inoubliable.

Avant de se consacrer au cinéma, il fut acteur de théâtre et travailla la tragédie avec la poignante Sada-Yako. Il joua des pièces japonaises en Amérique et se donna ensuite pour tâche d'introduire l'œuvre de Shakespeare au Japon. Il a joué Hamlet et Othello, on s'imaginerait avec quelle autorité. Je crois pourtant que cela ne lui permettait pas encore de donner la mesure complète de son art, ses dons tout à fait supérieurs

de mime. Le texte ne lui laissait pas assez, dans le détail des attitudes et des jeux de physionomie, à créer. Toute sa personnalité de poète passionné — car il est poète — ne s'y exprimait pas.

Hayakawa est un créateur ; chaque détail de son interprétation révèle, en même temps qu'un observateur parfait, un artiste d'une intelligence subtile et d'un goût raffiné. L'éloquence jamais chargée de sa mimique montre sa sensibilité profonde.

On est toujours tenté, à propos de la sobriété rigoureuse et de l'espèce de retenue de son jeu, de parler à son endroit d'impassibilité. Et pourtant, impassible, il ne l'est aucunement. Il n'est pas avare de ses gestes, surtout dans les scènes secondaires. Mais il simplifie magistralement les scènes principales. Et il excelle, au lieu de mettre comme la plupart tous ses gestes sur le même plan, à mettre en valeur, à détacher tel geste ; et c'est au point que nous en arrivons à ne plus voir que celui-là, tant il prend de relief.

Ainsi donc, plutôt que d'appeler à lui, pour signifier un sentiment, toutes les ressources d'expressions faciales, Sessue Hayakawa sait n'en requérir qu'une — et c'est toujours la plus juste, étant la moins artificielle, la plus prise sur le vif, et toute instinctive si je puis dire. Dépouillée d'ornements, sa mimique n'est jamais confuse. A le regarder, on sait toujours exactement ce qu'il



pense, ce qu'il éprouve. Combien le texte lui est inutile : on croit l'entendre. Ajoutons à cela qu'il est photogénique étonnamment.

Je n'ai pas été étonné d'apprendre que, grand tragédien, poète, Hayakawa est aussi peintre. Observateur et extériorisateur de sentiments, il voit aussi la ligne essentielle. Et l'art japonais, si fin, si stylisateur de formes l'a sûrement guidé dans ses compositions. Il sait le geste de la main, le mouvement de la bouche ou de l'œil qui sont les plus éloquents, et il leur donne toute leur valeur. Voyez les estampes d'Hokousai, Outamaro et Harunobu — et certaines mimiques d'Hayakawa.

Il faut l'avoir vu dans *Forfaiture*, au moment où il marque la femme qui se joue de lui, au moment où il accueille sans un signe de pitié toutes ses supplications... Etrange

Signature
de
SESSUE
HAYAKAWA.

masque de Samouraï cruel, qui nous précède le rictus de la haine.

Il faut l'avoir admiré dans ce film angoissant, *Le Prince Mystérieux*, au moment où il offre à celle qu'il aime et dont il est aimé, mais dont il s'éloigne, un ivoire symbolique de la mort par amour. Cette tension de son être vers un surhumain courage, ce regard fixe, avide d'une dernière vision, ce regard poignant...

Il faut l'avoir étudié dans *Ciel pour Ciel*, lorsqu'il sourit de son ennemi vaincu. Inquiétante personnification de la vengeance sauvagement joyeuse.

Et dans *Le Temple du Crépuscule*, *Fils d'Amiral*, *L'Ame de Koura-San*, *Le Lotus d'Or*... comme il vit, comme il aime, regrette, s'exalte, hait ou méprise.



C'est le tragédien ; s'il sait donner à son visage, à la ligne fine de son profil, l'expression la plus douce de l'amour jeune, c'est dans la réalisation de passions plus âpres, plus dures, qu'il est inimitable.

C'est le tragédien de l'écran. Nul contexte ne surpassera en intensité certains jeux de sa physionomie. Pour dire des sentiments rares ou trop violents, les mots défilent ou alourdissent. Mais un visage doué d'intelligence et de sensibilité dit les choses les plus secrètes de l'âme.

Au théâtre, le visage ne saurait parler comme il le fait à l'écran. Toutes les gradations psychologiques, nous y assistons. Et cette vérité des attitudes, saisissante chez Hayakawa, qu'en fait la scène ? Et les significations, tout aussi imperceptibles, des lèvres, des yeux ?

Cet ensemble de mouvements, combien il est plus vrai, plus humain, plus dans la réalité de la vie que les tirades explicatives, invraisemblables et artificielles.

Et c'est pourquoi des artistes comme Hayakawa et quelques rares autres ne donnent le plus pur de leur talent que dans le film. Ils y créent un art puissant, un art bien délimité. Lorsque nous admirons Sessue Hayakawa pour l'émotion très haute qu'il sait éveiller en nous, c'est un grand artiste et c'est l'apôtre d'un art nouveau que nous saluons fermement.

LÉON CHENOY.

Nous
reproduisons
ici
un
remarquable
portrait
de
SESSUE
HAYAKAWA
par
notre
collaborateur
Spot
ainsi
qu'un
extrait
du
volume
de
M.
Jean
Epslein
« Cinéma »
appartenant
aux
Litanies
de
toutes
les
Phlogénies



Demi-gestes
demi-phrases
monologuer d'un seul visage
toutes les tragédies
dans l'unique ligne de ses sourcils
mais si digne
et maître de soi
qu'allant tuer
sa main méticuleuse
en
3
temps
ferme la porte

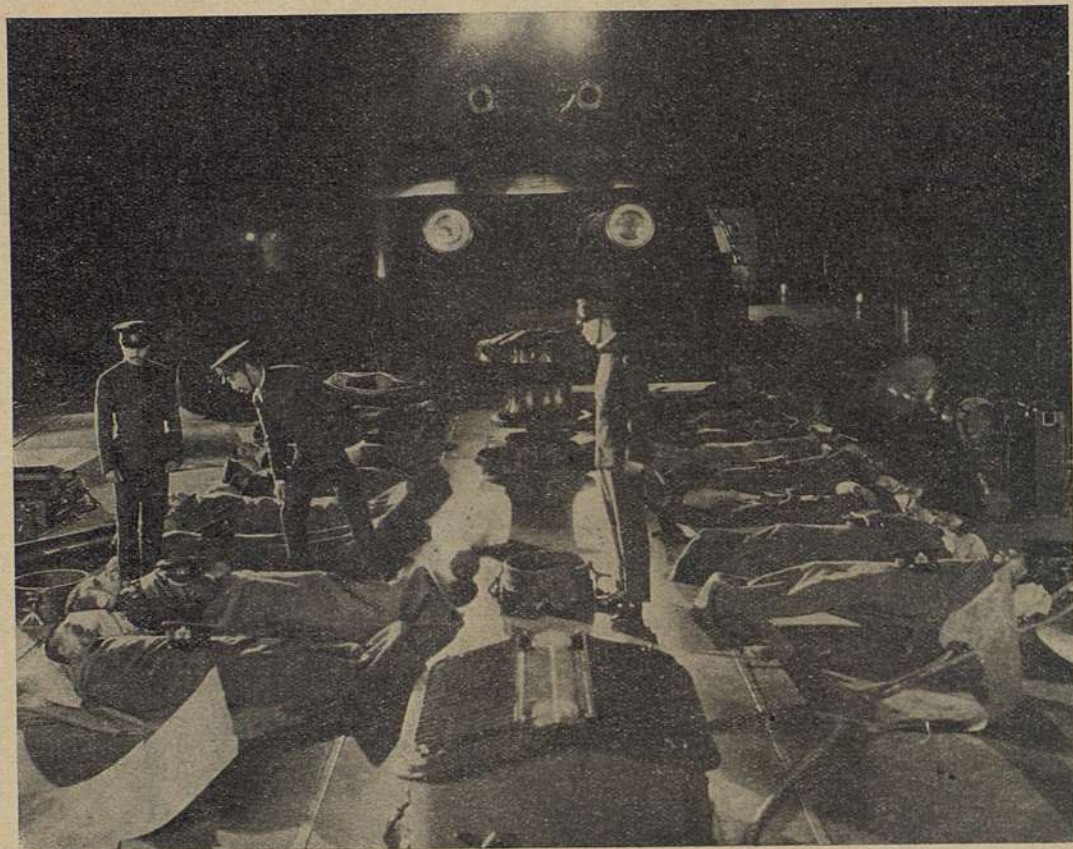
Naturel irréprochable
ce haut de forme
le coiffe un peu oblique
tandis qu'il songe

lourdement à autre chose
en diagonale du cadre
comme penché d'avance
sur l'événement malheureux
Jeune ce n'est pas l'expérience
qui réprime sa moue d'adieu
Exactement de ce geste
toutes ces belles Américaines
prennent des airs un peu moqueurs
Brusquement il culbute
d'un jiu-jitsu méthodique
le chauffeur N'yarkais
qui blaguait ce pacifique
Le naïf cadeau d'une rose
n'empêche pas le crime promis
toute la haine orientale
mure ce rire terni
Raidi à la taille

dans un smoking du bon faiseur
il accroche aux meubles
la douleur qui défaille
De son pas équilibré
il s'en va vers la porte
sans jamais se retourner
délirant et mesuré
de cette vie qui lui reste
avoue le don dévoué
Sur le pont ingénu
et malin comme un sauvage
il refuse les dollars
et se sauve à la nage
Son étonnement de l'Amérique
magnétise des airs d'oiseau
les bibelots métalliques
sentent ses doigts studieux
Est-ce rire ou crainte
ce téléphone
qui ne parle pas japonais
on le salue comme une personne
Appliqué le domestique
ouvre la porte aux visiteurs
vers l'image qu'il emporte
De tout son dos tendu
comme un visage au spectateur
il dit sa peine éperdue
d'avoir agi comme il fallait
Sa silhouette oblique
se décroche du chambranle
et roule vers l'objectif
avec en main, ce verre qui tremble
le domestique japonais
n'a pas le droit de comprendre
pourquoi son maître oublie
les gants qu'il va lui tendre
Dans l'auto qui cahote
ses soupçons raisonnables
son œil dur ne quitte pas
la femme coupable
Avec un rire élastique
il bondit sur sa joie
et s'étonne de la musique
nègre d'un jazz-band

Il penche la tête de côté
en de lasses attitudes
ne manquez pas d'observer
la belle coupe de ses cheveux
Il est précis acrobatique
comme un ressort bien remonté
et
j'aime surtout
en marge du champ
quand il n'exprime rien
que lui-même

SESSUE HAYAKAWA.



Après la bataille. L'appel des morts sur le pont du cuirassé.

PENDANT QU'ON TOURNE "LA BATAILLE"

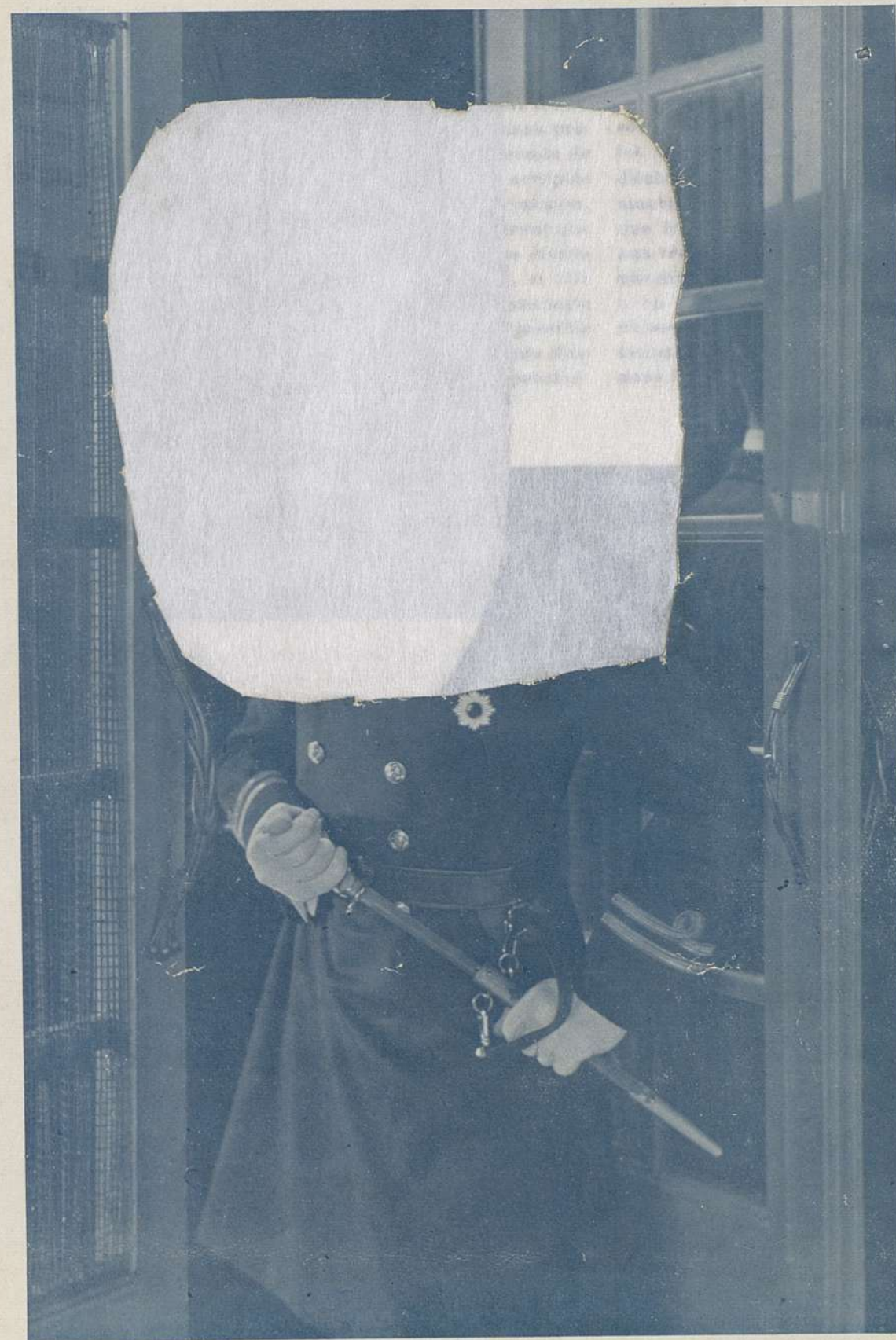
Un seul homme paraissait désigné pour interpréter *La Bataille* ! Si nous avions en France tourné ce film sans lui, mille voix se seraient élevées pour regretter que le rôle du marquis Yorisaka ne lui ait pas été confié. Quelque talent que les producteurs eussent pu découvrir, nous aurions malgré nous substitué le visage de l'autre à celui de l'interprète choisi, si vif est notre souvenir du grand mime, si profonde est l'empreinte que nous a laissée Sessue Hayakawa.

Il est assez beau de voir notre pays engager à tout prix l'unique artiste qui puisse en tout honneur défendre sur l'écran l'œuvre tant connue d'un écrivain français. *Cinéa*, dès les premières nouvelles, s'est empressé d'ap-

plaudir au geste d'un grand industriel du Cinéma. Louis Aubert, croyons-nous, vient de donner l'exemple audacieux d'un rapprochement de notre fonds littéraire et de l'étonnante équipe d'interprètes que l'Amérique a su former. Sa tactique, si c'en est une, a déjà été suivie en Angleterre où, pour un film à épisodes ayant trait à la guerre, une grande vedette américaine, gracieuse idole du public d'outre-Atlantique, a été engagée à prix d'or. C'est s'assurer ainsi la circulation de nos films européens dans les salles obscures de New-York et de Chicago. Que la perspective sourit au courageux entrepreneur de l'affaire, c'est un point essentiel, sans lequel l'audace ne serait pas possible, si l'on tient

compte du nombre de francs que contient un dollar et du nombre de dollars que se paye une star. Mais il convient de voir, au delà de l'opération financière, ce qu'elle engendre de possibilités et d'espérances pour l'avenir. Grâce à la grosse partie jouée, encore indécise, il en est une autre, de plus grande importance, qui vient d'être gagnée. C'est la victoire de notre littérature, de notre imagination, sur les scénarios américains.

Qu'on se souvienne de l'œuvre cinégraphique d'Hayakawa. Sans doute, la révélation de l'artiste fut telle, et doublée encore par son étroite association avec la découverte du drame cinématographique, que nous n'avons pas pris le temps de consi-



Une consécration d'une belle œuvre littéraire française par un des plus grands talents du Cinéma
SESSUE HAYAKAWA dans *LA BATAILLE*



SESSUE HAYAKAWA et TSURU AOKI dans *LA BATAILLE*
L'objectif vient de prendre les deux artistes dans la scène d'adieux
qui précède le drame.

dérer le sujet de ses films. Notre émotion de spectateurs ne nous en a pas laissé le loisir. Mais *Forfaiture* elle-même, cette première tragédie de l'écran, n'est-ce pas une histoire que peu de plumes françaises oseraient encore écrire ? Ses détails les plus poignants semblent eux-mêmes littérairement périmés. Certains seraient trop heureux d'en déduire que l'écran se contente d'une nourriture ordinaire et que nos yeux ne sont point faits pour le délice de notre esprit.

Nous préférons déplorer une pareille hypothèse et nous réjouir qu'elle soit parfaitement fautive. La preuve en sera faite le jour où nous aurons vu tellement de bons drames visuels que nous nous étonnerons de la stupidité des premiers qui nous furent montrés. Pour être plus soignés que bien d'autres, nous craignons que les anciens films d'Hayakawa nous causent à peu de chose près la même surprise.

Qu'il ait été le collectionneur cruel

qui marque de son sceau tout ce qui lui appartient, ou le double personnage du bon Japonais fidèle à la tradition cruelle du harakiri et du mauvais Japonais joueur et traître à son bien encore le malheureux dont son amante a quitté, que ce répertoire passé



TSURU AOKI (Mme SESSUE HAYAKAWA)
dans le rôle de la marquise.
N'est-elle point celle que Claude Farrère appelle
" la petite divinité d'ivoire ".

le du ci-
divi pour
? Le mou-
tion d'ef-
par tous ?
ions pré-
ermis de
serépète
yakawa,
ront que
s étoiles
, si l'on
ans notre
possible
nis d'es-
prochai-
nément un groupe de grands artistes. Nous ne pouvons en douter. C'est de notre coin de terre que sont venus les plus beaux tragédiens, les plus habiles comédiennes. L'Ecran vaut bien la scène, et l'absence des ressources du verbe n'empêcheront pas les vocations dramatiques futures d'éclater et de donner à la diabolique machine à images la foi passionnée que leurs prédécesseurs donnaient aux tréteaux illuminés. L'art de ne pas dire aura ses apôtres comme les a eu l'art de dire. Mais, à l'heure présente, nos ressources d'interprétation sont encore peu connues. Il nous faut le temps de les dégager.



Le marquis YORISAKA vient de surprendre l'épouse infidèle.
SESSUE HAYAKAWA a joué cette scène avec une maîtrise incomparable
et un noble tragique.

L'art ne vit pas sans argent et le moyen le plus sûr de lui en donner, c'est encore de nous ouvrir les salles américaines, lesquelles nous paieront largement de nos efforts et nous permettront d'en tenter de nouveaux, plus audacieux encore.

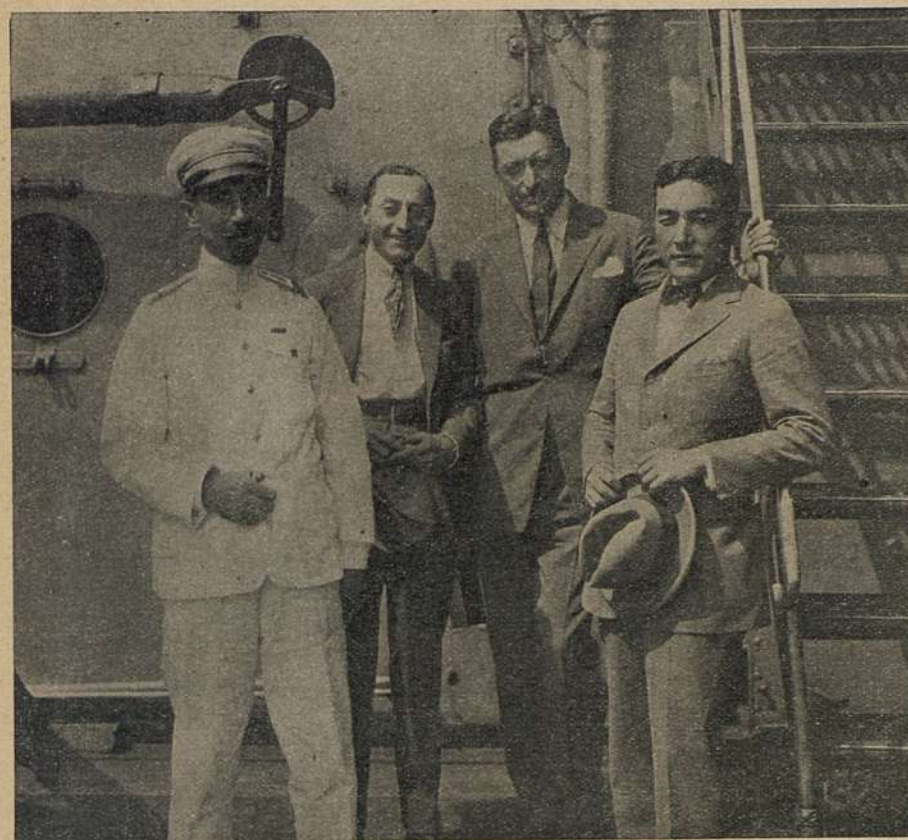
Or, le Sésame qui peut nous ouvrir ces portes de fortune, c'est à coup sûr le nom d'une vedette adulée du public américain. Grâce à ce nom en même temps qu'à ce talent, un livre français, traduit en images vivantes, compréhensibles par tous, peut passer l'Atlantique et convaincre des milliers d'hommes et de femmes que la pensée française est universellement humaine. La première œuvre qui aura l'honneur d'ouvrir cette ère nouvelle, c'est *La Bataille*, de Claude Farrère, avec Sessue Hayakawa. Grâce à elle, le préjugé de nos amis américains à l'égard du film français jugé par eux trop souvent inférieur sera vigoureusement combattu. Il sera vaincu.



SESSUE HAYAKAWA et TSURU AOKI dans leurs costumes nationaux qu'ils portent pendant les scènes d'intimité de *La Bataille*.

comme l'Américain le veut et l'aime, par des preuves et par des faits. Des drames nouveaux manquent à ce monde nouveau, où les histoires pour l'écran semblent déjà si vieilles à force d'être usées, où la corde jouée s'use sous les doigts les plus habiles, à force d'être toujours la même. C'est du Vieux Monde que viendront ces drames nouveaux, car nos pensées, alimentées par un passé vivant, par des souvenirs présents, par une culture complète, peuvent puiser sans cesse de notre sol, qu'il soit latin, gaélique, germanique ou slave, de nouvelles situations, d'anciennes légendes et d'éternels conflits.

JEAN TEDESCO.



Entre deux prises de vues, à bord du cuirassé *Jean-Bart*. De gauche à droite : le Commandant du cuirassé, E. E. VIOLET, metteur en scène, VANDAL et SESSUE HAYAKAWA.

Comment on a tourné à bord du "Jean-Bart"

Je suis arrivé à Toulon, hier soir. Sessue Hayakawa y est depuis plus d'une semaine avec son metteur en scène, M. E. E. Violet, son partenaire, M. Félix Fad, les opérateurs et M. Vandal, l'un des directeurs du « Film d'Art », qui avait fait venir deux puissants groupes électrogènes.

Ce matin, je dus me lever de fort bonne heure, dès 6 heures. Sur le quai, vêtu en officier de marine japonais, Sessue Hayakawa est déjà au rendez-vous. Nous n'attendons plus que M. Violet. Enfin, le voici. Nous montons sur une petite vedette qui, rapidement, nous conduit à bord du cuirassé le *Jean-Bart* qui se trouve en rade et sur lequel doivent être tournés des exercices de tir. Nous sommes reçus par les officiers du bord et, malgré la chaleur, les artistes se mettent courageusement au travail. Durant toute la matinée, ils tournent des « extérieurs » — appareillage, arrivée de vedettes — inspection de l'équipage, etc. A midi nous déjeunons rapidement sur le carré des officiers, puis on recommence.

On tourne, cette fois, les intérieurs. Avec peine on a descendu dans ces

salles de chauffe les batteries de lampes et les « sunlight ». Seuls, les principaux artistes, le metteur en scène... et les journalistes ont droit de descendre à l'intérieur du navire. L'entrée en est interdite à l'équipage (celui du film), composé d'un assemblage hétéroclite d'Annamites, de Chinois et de Nippons.

Nous assistons à la prise de vue de scènes se passant dans la chaufferie ; les marins, nus jusqu'à la ceinture, sont semblables à des démons noirs.

Ensuite nous passons à la salle des tubes lance-torpilles où l'on filme le chargement d'une torpille et nous continuons à la salle des tirs de 140.

Vers quatre heures, nous grimpons dans les tourelles de 340. C'est une scène des plus difficiles. On peut à peine se tenir debout, car le déplacement d'air occasionné par le tir est formidable. Sessue Hayakawa, devenu metteur en scène, se trouve attaché à l'avant avec l'opérateur Asselin, et tourne dans une position peu confortable.

M. Violet et le second opérateur Dubois sont perchés dans les tourelles et l'on prend les tirs en plongée.

Pendant longtemps le navire tremble. Des marins doivent tenir les pieds des appareils.

On tourne, et cela dure fort avant dans la nuit. Les projecteurs lancent dans le ciel des lueurs blanchâtres. Les canons crachent toujours et les opérateurs tournent encore.

Enfin, à trois heures du matin, on se décide à interrompre les prises de vues.

Nous regagnons la terre ferme, les yeux gonflés de sommeil. Malgré cela, sur la vedette, je demande à Sessue Hayakawa ses impressions.

— Toulon, me dit-il en français, est intéressant, mais ce qu'il y fait chaud, c'est terrible ! J'ai été très touché de l'agréable accueil que l'on m'a fait. Et comme j'aime vos officiers et vos marins, je ne regrette pas d'être venu tourner dans votre cher pays.

A ce moment, la vedette accoste le quai. Exténués de fatigue, nous regagnons l'hôtel où de moelleux lits nous attendent. Une journée comme celle-ci compte dans la vie.

(*L'Intransigeant*). GEORGE FRONVAL.

Détails Sportifs

Sessue Hayakawa est un sportif dans toute l'acception du nom.

Le matin, après s'être levé, il fait, en compagnie de sa charmante femme Tsuru Aoki, quelques minutes de gymnastique suédoise. Ensuite, lorsque le cinéma lui laisse quelque liberté, il sort vers neuf heures et, durant deux heures, fait du footing. Il conduit l'auto avec maîtrise et aime la vitesse.

Dans son bungalow de Los Angeles, il a fait installer un véritable gymnase. Sur un ring que n'aurait pas dédaigné Ciriqi, il s'exerce, en compagnie de champions, à la boxe. Afin de conserver sa souplesse habituelle, il fait des exercices aux agrès.

Il est peu de mouvements de natation qui lui soient inconnus. Dans la piscine de sa propriété d'Amérique, il aime disputer des courses soit avec sa femme, soit avec Douglas Fairbanks et Mary Pickford.

Il aime l'escrime et il est un excellent tireur. Il est rare de le voir rater un disque lancé en l'air à cent mètres de lui.

Son sport favori est le golf. On le voit souvent, depuis son arrivée en France, en compagnie de Gina Palerme et de Félix Ford, sur les links des environs de Paris.

Comme on a pu le voir dans ses nombreux films, il est un excellent cavalier.

Il est toutefois curieux de voir qu'un sportsman aussi complet ignore tout du sport favori de Mlle Lenglen, mais il espère d'ici peu connaître les secrets du tennis.

Mais le sport dans lequel il est un véritable maître est naturellement le jiu-jitsu. (*L'Intransigeant*.)

Derrière l'Écran

FRANCE

Maurice Desfassiaux, opérateur aux Films Diamant, a capoté en avion pendant le filmage du *Roi de la Vitesse*, avec Sadi Lecointe. Plus récemment encore, un autre opérateur de la même compagnie, dangereusement installé sur le tender d'une locomotive en vitesse, fut entraîné par un écroulement de charbon. Le cinéma, décidément, n'est pas sans danger et possède ses héros obscurs.

Jeudi 25 octobre, au Gaumont-Palace, à l'occasion du Congrès international de l'Exploitation Cinématographique, grand bal costumé : le bal Paul de Kock, au bénéfice de la Mutuelle du Cinéma. Lisettes, musettes, grisettes et lorettes d'un soir y sont conviées.

La Société des Films « Dini », de Nice, va tourner en Corse un film intitulé : *La Nuit d'un Vendredi 13*. Les deux principales vedettes du film sont M. André Nox et Mme Nina Orlove. L'opérateur est M. Duverger et le metteur en scène M. Dini.

La Société Française de Photographie, 51, rue de Clichy, convie les lecteurs de *Cinéa* à assister gratuitement à ses séances mensuelles où sont étudiés les plus intéressants problèmes de la cinématographie. Renseignements au journal.

Certaines indiscretions nous permettent d'affirmer que *Claudine et le Poussin* ou *Le temps d'aimer*, le film de M. Marcel Manchez, sera pour Dolly Davis l'occasion d'un triomphal succès.

ESPAGNE

Le 10 octobre, à Barcelone, a été inaugurée une grande salle d'exploitation, le « Coliséum », fondé par la Société « Metropolitan S. A. »

SUISSE

Notre aimable correspondant et collaborateur Gilbert Dorsaz, nous communique que la Geneva-Film vient de terminer, à Genève, la prise de vues de *Zora l'Endiablée*. Nos lecteurs et lectrices seront heureux

de savoir que le principal rôle féminin de ce film a été confié à Mlle Nana de Herrera dont nous avons, dans notre dernier numéro, annoncé le succès de vote remporté dans notre concours de photogénie. On voit que nos lecteurs ne s'étaient pas trompés et avaient reconnu les étonnantes qualités de cette charmante débutante, qui est déjà sur le chemin des étoiles. Souhaitons à nos autres lauréates un succès équivalent... *Cinéa* les y aidera. *Zora l'Endiablée* est mise en scène par M. Emile Janty.

AMÉRIQUE

Notre sympathique collaborateur Robert Florey vient d'arriver à New-York, après avoir passé quelques jours en Algérie et au Maroc. A l'heure actuelle, Robert Florey est en route pour la Californie.

Durant son séjour à New-York, Florey s'est entretenu avec J. D. Williams, président de la Ritz-Carlton Co, qui vient d'engager R. Valentino. On sait que R. Florey est le manager et le représentant du grand star.

A peine de retour en Amérique avec sa mère, le jeune fils de Douglas Fairbanks, que ses compatriotes appellent Douglas Fairbanks Junior, a été engagé par la Compagnie Paramount.

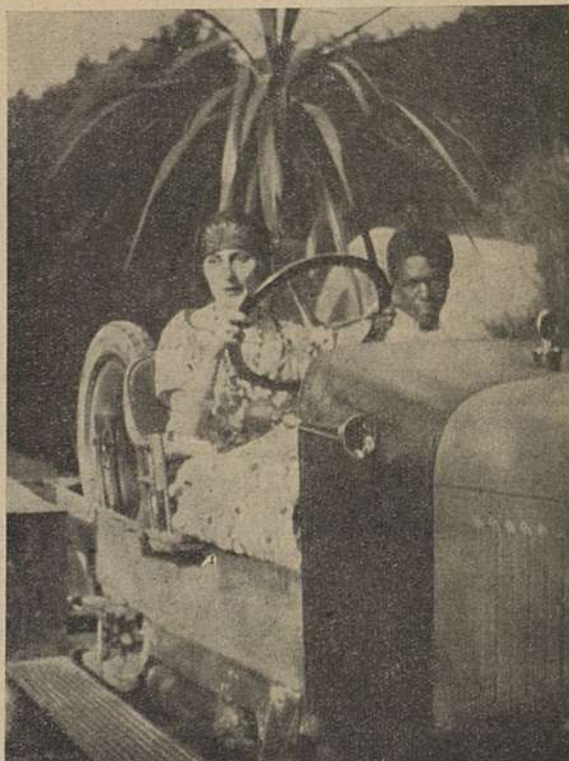
C'est la première fois que la seconde génération d'une famille d'acteurs de cinéma peut entrer dans la carrière des aînés. On peut dire que le contrat du petit Fairbanks marque la majorité du cinéma. Le premier film de Douglas Junior sera *Tom Swayser*, de Mark Twain. Rappelons que pendant son long séjour à Paris le fils de Robin Hood a eu pour professeur de dessin notre sympathique collaborateur Spat.

Lilian et Dorothy Gish interpréteront

prochainement *Romola*, le célèbre roman de l'écrivain américain George Eliot. Le film sera probablement tourné à Florence, avec Lilian Gish pour vedette, et Dorothy dans le rôle d'une petite paysanne italienne. Ce projet ne sera réalisé qu'après le filmage de *The White Sister* (*La Sœur Blanche*) que tourne actuellement Lilian Gish.

Le transatlantique *Paris* portait dernièrement un beau groupe d'étoiles américaines. Barbara La Marr, Lionel Barrymore, sa fiancée Irène Fenwick, Bert Lytell (l'interprète tant remarqué du *Favori du Roi*, aux côtés de Betty Compson), allaient à Rome tourner *La Cité Éternelle*, pour la Goldwyn. Ces stars sont à présent de retour en Amérique.

Don César de Bazan, qui est une vieille pièce du répertoire américain, semble avoir inspiré outre mesure les scénaristes en mal de copie. June Mathis en a tiré un film qui était des-



STACIA NAPIERKOWSKA au volant de sa voiture Citroën munie de super-culasses. On peut remarquer, à son côté, son fidèle Kada, qu'elle a ramené du Hoggar... ou simplement d'Algérie. Le châssis ayant besoin de poids pour une longue randonnée, on y a placé un palmier en caisse. — L'ensemble est très Atlantide.



RUDOLPH VALENTINO à Paris
De gauche à droite : notre collaborateur ANDRÉ L. DAVEN, RUDOLPH VALENTINO et notre confrère RENÉ CLAIR, auteur de *Paris qui dort*.

tiné à Rodolph Valentino. Actuellement on transforme le rôle masculin en rôle féminin pour Pola Negri et l'histoire est baptisée *La Danseuse Espagnole*. Ce n'est pas tout. Un magazine américain insinue que, *Rosita, chanteuse des rues*, le film que tourne Mary Pickford avec Ernst Lubitsch, serait une version plus ou moins inspirée de *Don César*. Il faut croire que l'Amérique manque de sujets.

Pola Negri n'est plus fiancée à Charlie Chaplin. Pendant leurs fiançailles, une audacieuse journaliste d'Hollywood écrivit que Pola était amoureuse mais que Charlie demeurait sur l'expectative.

On sait que le prochain film de Douglas Fairbanks sera *Le Voleur de Bagdad*. L'histoire en ressemble singulièrement à *Kismet*. On hésitait encore pour le choix du titre. Douglas penchait résolument pour *Le Voleur de Bagdad*, quand une délégation d'enfants des écoles vint visiter le studio. Douglas eut l'ingénieuse idée de les faire voter. Le résultat fut que quarante-trois enfants sur soixante-dix choisirent le titre qu'il préférerait.

de mère japonaise. Dans *Le Voleur de Bagdad*, Fairbanks lui a confié le rôle du prince chinois. Comme on lui demandait pourquoi il courait le risque d'un tel essai, Douglas répondit : « M. Hartmann est un poète. S'il peut s'exprimer dans un art, il peut le faire dans n'importe lequel. Bien entendu, il sait faire du cinéma ».

Evelyn Brent, que Douglas Fairbanks avait découverte et fait connaître, a donné sa démission, sous le prétexte que Douglas ne faisait pas assez de films. Le « patron » répliqua simplement en confiant le premier rôle féminin du *Voleur de Bagdad* qu'il lui destinait, à Julianne Johnson.

Cecil de Mille est parti pour Santa Margarita, sur la côte du Pacifique, avec une armée d'interprètes, afin de tourner les scènes de son film *Les Dix Commandements* qui se passent dans le palais de Ramsès II.

Le prochain film de Constance Talmadge s'intitulera *A dangerous Maid*, que l'on pourrait traduire *Une dangereuse jeune fille*.

Maurice Tourneur, notre compatriote, qui travaille à Hollywood, a découvert une merveille, paraît-il, dans la personne d'une petite fille du nom de Charlotte Merriam.

Harold Lloyd est marié à Mildred Davis. Nos lecteurs le savent sans doute. Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'Harold a offert à sa charmante femme un bracelet de diamant et de saphir. Le présent royal avait été placé au centre d'un énorme paquet que la jeune Mildred mit une heure à déballer.

Le dernier film d'Harold est *Safety last*, qui est le contrepied de l'adage « Safety first », ou « la prudence avant tout ». Son prochain sera *Why Worry*, que l'on pourrait traduire *Pourquoi s'en faire ?* Mais nos exploitants préféreront sans doute, *Lui, Mexicain*, car la spirituelle création d'Harold Lloyd plaisante agréablement les révolutions faciles du Sud-Amérique.

Les partenaires de Marion Davies dans son dernier film *Little Old New-York* sont Harrison Ford, Mahlon Hamilton et Montagu Love.

YANKEE.



SHIRLEY MASON — CL. FOX



Nathan le Sage sur le seuil de sa demeure.

Un grand Film d'Art

TOLÉRANCE ou NATHAN LE SAGE

Depuis très longtemps nous n'avions eu à l'écran une telle sensation de plénitude dramatique et esthétique, une telle vision de force, de mystère, de mouvement, de pensée. En nous présentant avec un luxe et un goût inédits *Tolérance, ou Nathan le Sage*, la Société des Grands Films Européens a rendu un signalé service à l'art cinématographique, que de telles productions élèvent et enno-

blissent. Le succès, enthousiaste et unanime, a souligné l'événement. Marquons d'un caillou blanc la journée qui nous venge de tant de petites fadaïses accessoires et futiles.

L'idée générale qui domine la conception de ce film est assez nettement exprimée par cette apostrophe humanitaire de Lessing : « Qu'est-ce

qu'un peuple, d'abord ? Chrétiens, Juifs et Musulmans sont-ils chrétiens, Juifs ou Musulmans plutôt qu'hommes ?

La question de races va se trouver aux prises avec la question d'humanité au cours d'une action terrible et forcenée où les plus féroces actions contrastent avec des infinies de mansuétude. L'antagonisme des races exprimé par l'antagonisme des religions, fut en certains temps à son paroxysme. Telle fut l'époque des Croisades. Jérusalem, objet des convoitises égales des Musulmans, des Chrétiens et des Juifs, est le grand centre d'action où viennent se heurter les plus folles passions qui enflammèrent jamais le cœur des hommes.

Je ne conterai pas en détail le scénario puissant et émouvant de *Tolérance*. Trop de vie y bouillonne et un résumé incomplet risquerait d'en atténuer la grandeur sublime. *Intolérance*, de Griffith, nous avait laissé sur une impression de tristesse désabusée, la vie étant ramenée par le réalisateur américain à un perpétuel tissu de mensonges, d'hypocrisies, de cruautés confessionnelles ou métaphysiques. Ici, le point de vue est nettement opposé. Au pessimisme aigu et sans compensation de la thèse de Griffith, l'auteur de *Tolérance* oppose la loi de la pitié et du pardon qui finit toujours par réconcilier les hommes. La conclusion du film exalte cet optimisme philosophique, contre partie consolante et heureuse des antagonismes sauvages.

Le sultan Saladin, vainqueur des Chrétiens sous les murs de Jérusalem, est touché par la magnanimité et la grandeur d'âme du Juif Nathan. Il veut que cet exemple survive en une durable leçon de pitié. Et il grâce les Chrétiens prisonniers, il rend à la chrétienté le sépulcre du Sauveur, il fait appel à tous les hommes de bonne volonté pour l'établissement d'un règne de justice et de bonté.

L'exposition de la thèse s'accompagne d'un drame humain poignant qui la renforce et l'imprègne de vie.

Tolérance ou Nathan le Sage est servi par une technique extraordinaire. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la beauté des décors, ou l'audacieuse ampleur de la mise en scène.

Les décors sont l'exacte reproduction des styles byzantin et romano-

judaique. Les salles du palais de Saladin, les intérieurs de tentes sont d'une richesse décorative et d'une somptuosité incomparables.

Chaque scène a été située dans son cadre approprié, avec une justesse d'expression et un goût qui étonnent.

Mais le grand décor des murs de Jérusalem est particulièrement impressionnant par sa masse énorme, la profondeur de ses angles, le puissant relief de ses plans architecturaux. Et dans ce décor inouï se pressent des combats qui constituent les plus puissants tableaux d'art cinématographique.

Il faut voir et revoir l'attaque de Jérusalem par l'armée de Saladin avec son vaste attirail de balistique féodale, ses catapultes géantes, ses béliers monstrueux, ses jets d'huile et de flamme. Un mouvement formidable anime cette fresque où s'agitent désespérément des milliers d'hommes.

Mais remarquez l'harmonieuse ordonnance et le rythme musical du tableau. C'est le fait des metteurs en scène de génie de ne pas étouffer le rythme sous l'agitation des mouvements désordonnés et de rester maîtres des masses humaines. A ce point de vue l'attaque de Jérusalem peut passer pour le type des foules cinématographiques agissantes et rythmées.

Nous regrettons de ne pas connaître le nom des merveilleux artistes qui prêtent leur talent à cette action. Chacun symbolise avec une force persuasive étonnante l'idée qu'il représente. L'interprète du rôle de Nathan nous a particulièrement remués par la sincérité douloureuse de ses accents.

J'ai dit avec quel goût la Société des Grands Films Européens avait présenté *Tolérance ou Nathan le Sage*.

Une série d'admirables photos d'art et d'éblouissantes plaques positives accompagne le film, ressource que ne négligeront pas les directeurs d'établissements soucieux d'élégante et fructueuse publicité. Les nombreux privilégiés qui ont applaudi le film l'autre jour à l'Artistique ont reconnu et apprécié cet effort de présentation. Le succès de *Tolérance* n'en a été que plus complet.

E. D.

Une belle scène de *Mère Adorée*.

PH. HARRY

LES PRÉSENTATIONS DE LA QUINZAINE

L'œuvre dominante de la quinzaine est *Tolérance ou Nathan le Sage*. On en trouvera d'autre part un compte-rendu détaillé. Par sa mise en scène formidable autant que par l'originalité de sa thèse humanitaire, ce film fait date. Il porte la pensée à l'écran et trouve pour l'exprimer la plus somptueuse et la plus adéquate forme décorative. C'est d'un grand art.

A côté d'un tel film il faut avouer que la production parut un peu languissante et morne. Cependant des soixante mille mètres présentés quelque chose est à retenir.

Le mélodrame a toujours la faveur des exploitants et peut-être aussi du public. En voici un excellent, très riche de pittoresque douloureux, de péripéties poignantes, de larmes généreuses. Il est américain, œuvre de Thomas H. Ince et c'est la maison Harry qui nous le présente sous ce titre simple *Mère adorée*. Il fut extrait d'un bon roman *La Pieuvre* de Charles Belmont Davies. Nous y

voyons un fils héroïque qui se laisse condamner plutôt que de révéler un secret dont sa mère pourrait avoir à rougir.

Il y a un peu de convention et du déjà vu dans la grande scène finale de la révélation qui amène juges et témoins juste au moment où le fils héroïque va expier le crime qu'il n'a pas commis. Mais cet effet facile et traditionnel est toujours très cinéma. On frémit, on souffre, on pleure à la pensée que le malheureux fils héroïque pourrait être électrocuté avant l'arrivée de ses sauveurs. Providentiellement l'usine électrique qui fournit le courant à la prison et à la sinistre machine se trouve sur le passage des juges et des témoins. Et le courant est coupé à l'instant même où le fils héroïque est fixé au fauteuil. On respire dans la salle cependant que sur l'écran le final s'achève au milieu d'une embrassade générale.

L'art de Thomas H. Ince supplée à l'originalité de l'invention dramatique et il faut avouer qu'il y a dans

Mère adorée un mouvement extraordinaire. Le film est encore admirablement joué par Claire Dowell, Rose Clark, Betty Blythe qui y fit, je crois, ses premiers vrais débuts, Lloyd Hughes, Joseph Kilgour et Andrew Arbuckle. Et le public eut bien raison d'applaudir. C'est du meilleur ciné populaire.

Voici encore un film populaire. Il est français cette fois, bien français, et même parisien, puisqu'il s'agit du *Gamin de Paris*, la comédie de Bayard et Vanderbruch qui charma nos jeunes ans. Mis en scène par Louis Feuillade et édité par Gaumont, le film a retrouvé le succès un peu oublié de la pièce. Il y a là un habile dosage d'humour, d'attendrissement, de saine et franche gaieté. Ce n'est pas ennuyeux du tout et l'on rit parfois de très bon cœur. Certaines innocentes plaisanteries du gamin, digne émule de Gavroche, sont très savoureuses.

Le rôle du Gamin de Paris, alias Joseph, est interprété par l'ex-Bout-de-Zan, qui est aujourd'hui sous son vrai nom de René Poyen, un charmant jeune homme de quinze ans. René Poyen aura la carrière de Bout-de-Zan, si nos metteurs en scène veulent bien le faire travailler. Il a un joli naturel et une aimable fantaisie.

Le chapitre comédie s'orne d'un petit chef-d'œuvre d'humour, *Gais, gais, marions-nous!* de la Paramount. Alors que le vaudeville fait complètement fiasco à l'écran français, il s'élève parfois en Amérique à un degré de finesse et d'esprit surprenant. C'est le cas de cette amusante et étourdissante satire du mariage où le thème comique est traité avec une ampleur, une science des effets, une verve qui nous prouvent surabondamment que le Français n'a pas le privilège de l'esprit, en particulier à l'écran.

Il me semble que l'interprétation entre pour beaucoup dans la supériorité du film comique américain. Nos acteurs grimacent et pirouettent; ils n'agissent pas autrement au studio que sur la scène du Palais-Royal ou de Déjazet, et c'est une monstrueuse erreur. Les acteurs améri-

cains s'efforcent d'être naturels, laissant aux situations le soin de déchaîner l'rire. *Gais, gais, marions-nous!* est interprété par Roy Barnes, Walter Hiers, Lila Lee et Lois Wilson, un quatuor qui ne déparerait pas le plus grand film dramatique.

Méfions-nous des acteurs dits comiques! Irrésistibles au théâtre, ils sont absolument inopérants à l'écran. Je me souviens d'une comédie cinématographique très vaudevillesque, de Pierre Colombier, qui était interprétée par Gaston Modot et France Dhélia. Et c'était délicieux!

Je terminerai ces notes de quinzaine en signalant un bon film italien présenté par Aubert, *La Magicienne*. Le grand artiste Emile Ghione, trop peu connu chez nous, y réussit le triple event du scénario, de la mise

Dans notre prochain numéro:

La Star du jour à Hollywood

GLORIA SWANSON

Retenez de suite ce numéro chez
votre marchand habituel.

en scène et de l'interprétation. *La Magicienne* est un sombre drame d'amour plein de flamme lyrique, qui plaira par son mystère.

ROBERT TRÉVISE.



Une Sunshine fantaisie dans *Le Calvaire de Madame Belleroy*, film Paramount, avec Gloria Swanson.

LES PORTRAITS DE "CINÉA"



GINETTE MADDIE

Cette délicieuse ingénue, au charme si nettement parisien, après avoir été distinguée par tous dans « Sarati le Terrible » et dans « Aux Jardins de Murcie », interprète actuellement le rôle de la petite gitane dans « La Gitanilla », d'André Hugon, dont les extérieurs seront tournés incessamment en Espagne.

PRODUCTEURS, DIRECTEURS, CINÉASTES, LISEZ :

Ce que le Public en pense

Sous cette rubrique, que nous avons temporairement suspendue pendant l'été, CINEA publie régulièrement les lettres de ses lecteurs correspondants. Ceux-ci se trouvent un peu partout, aussi bien en Amérique qu'en France. Les renseignements qu'ils nous envoient sont dignes du plus vif intérêt, principalement quant à l'accueil réservé par le public, dans certaines villes, à la production française ou étrangère. D'autre part, ces lettres de nos lecteurs nous tiennent au courant de l'Exploitation des Salles de Province. Elles nous révèlent les bons directeurs et condamnent sans pitié les mauvais. CINEA serait heureux de créer par cette rubrique une sorte de liaison, par l'intermédiaire de ses aimables lecteurs, entre la Production, l'Exploitation et le Public. C'est ainsi que, dans les lignes qui suivent, chaque directeur soucieux de ses intérêts peut se rendre compte que le public a soif de bons films et ne veut plus de niaiserie. Nous souhaitons également que ces lettres soient un encouragement pour les Editeurs consciencieux.

De G. Groizeller, à Lyon.

On donne aujourd'hui *Don Juan et Faust* de Marcel L'Herbier, pour la première fois en notre ville — la première de province. Des films comme celui-ci, comme *Way Down East* ou *Les Trois Lumières* (je cite à dessein trois œuvres diverses de style et de nationalité) — des films comme ceux-là mettent plusieurs mois à venir jusqu'à nous — pendant que tous les écrans sont submergés d'épisodes abracadabrants ou de films mauvais. Peut-on s'en étonner lorsqu'on songe qu'une pièce de Bataille a mis dix ans pour faire les cinq cents kilomètres qui nous séparent de Paris, alors que les vaudevilles les plus ineptes sont joués ici presque en même temps qu'à Paris.

Mais cependant — aucun directeur de cinéma n'a eu le courage de louer *Don Juan* en deuxième semaine — et ce n'est pas en profitant à perpétuité des mêmes films mauvais, ou simplement médiocres, que l'on formera le goût d'un public dont toute l'éducation artistique est encore à faire.

Je connais quelques personnes qui ont admiré profondément les films de L'Herbier — qui les ont compris dans tout ce qu'ils apportent d'art, de poésie, de lyrisme imagé à l'écran. Elles ont aussi aimé la triste et expressive figure de cette *Femme de Nulle part*, que nous avons eu quatre jours ! Elles ont aimé aussi les *Trois Lumières*, et elles demandent pourquoi nous n'avons pas eu encore *Fièvre*, de Louis Delluc, le *Rail*, et les autres films allemands qui viendraient nous apporter autre chose que le trop beau soleil lassant de la Californie... Car je pense bien qu'il n'y a là qu'une négligence (ou ignorance) des directeurs, mais pas une question de boycottage ridicule !

G. GROIZELLER.

Pour être correspondant de CINEA, il suffit d'envoyer aux bureaux du journal, 39, boulevard Raspail, Paris, un essai de critique ou une information intéressante. Le texte en sera soumis à notre Rédaction. Une CARTE DE PRESSE, donnant droit aux tarifs réduits et à l'entrée des présentations de films, est envoyée aux correspondants admis.

De Paul Saffar, à Alger.

Don Juan et Faust vient d'être présenté à Alger, mais malheureusement, la majorité des spectateurs n'a pas apprécié ce film. Ainsi beaucoup ont ri à la vue de la magnifique robe de Dona Ana : ce qui prouve que ces gens ne connaissent pas les anciennes modes d'Espagne et ne comprennent pas tout l'effort qu'a fait L'Herbier pour ressusciter une époque disparue. Cette œuvre est le présage du cinéma de l'avenir ; tout comme la Littérature comporte ses classiques, ses romantiques, le cinéma est en droit d'en posséder aussi. Et nous les avons vus avec *Jocelyn*, *A travers l'orage*, *Don Juan et Faust*. D'autres suivront. De bonnes trouvailles agrémentaient le rythme du film, ainsi les hallucinations de Don Juan, si bien rendues par un habile mélange de flous et de déformations. A noter aussi ce cheval se dressant brusquement à la lueur de l'éclair. Bien que la 1^{re} époque fut lente en action, la 2^e était prodigieuse comme mouvement.

La révélation de l'œuvre fut sans doute Jaque Catelain, qui interprète parfaitement le Don Juan naïf de la 1^{re} époque et le Don Juan éprouvé de la 2^e. Tous les autres interprètes sont excellents.

De Henry Galinier, à Toulouse.

Hier... aujourd'hui

C'est avec le Ciné de plein air que l'Art Nouveau fit ses premiers pas dans notre ville. Tous les cafés eurent alors leur écran à la terrasse, et les soirs d'été, au jour déclinant, s'animaient la merveilleuse lanterne magique.

Voici que les Etablissements Gaumont, à l'occasion d'une fête de gala, ont donné une représentation cinématographique dans les jardins du « Grand-Rand ».

J'ai entendu déjà gronder les « précinéphiles », — ceux qui s'esbaudissaient aux grimaces d'un Boireau, — ceux qui, irréductibles n'ont pas suivi cet Art naissant dans son évolution « en chambre noire ». Et l'on me parle « d'images en noir et blanc, moins belles que les images d'Epinal, en couleur ».

De Félix Ribeiro, à Porto (Portugal).

La première du film portugais *Les Loups*, en huit parties, tiré du roman de Correia d'Oliveira et Francisco Lage, mise en scène de Rino Lupo, a eu lieu le 7 juin, au Théâtre Saint-Louis. Interprétation : Joaquim d'Almeida, José Soveral, Sarah Cunha, Branca d'Oliveira, Jeanne Naucray, etc.

Ce film est un des meilleurs présentés dernièrement, autant par sa photographie impeccable, que par l'interprétation qui est très homogène.

Ce film est édité par l'« Iberia Films » de Porto.

Francine Mussey, la charmante Christiane de *La Maison du Mystère*, est au Portugal depuis près de trois mois. Elle est engagée par l'« Invicta-Film » de Porto, une de nos meilleurs firmes cinématographiques.

De M. P. Buisine, à Nice.

Quand on se trouve en face de productions comme les deux films de Sarah Bernhardt, tournés il y a déjà de nombreuses années, mais que des maisons d'édition, soucieuses de ne pas perdre d'argent, ont édité, on se demande si on n'a pas voulu tout simplement se moquer du public ou bien établir une comparaison entre la célèbre carrière théâtrale de

la grande artiste et ses pitoyables créations cinématographiques. De nombreux directeurs de salles ont passé ces films et ont attiré ainsi une clientèle qui ne va pas habituellement au cinéma, et qui pour d'autres films ne se serait pas dérangée. Et c'est avec de telles productions qu'elle s'est formé une opinion, qui n'est sûrement pas très favorable au cinéma.

De M. Capitan, à Lyon.

La Roue

Le film est sans contredit ce qui s'est de mieux dans la cinégraphie française. Toutefois, je trouve que le génial Gance a abusé des symboles et des titres, et aussi que vient faire Kipling presque à chaque sous-titre ?

Henri Fornier, à Marseille.

Marseille possède trois ou quatre bonnes salles qui se partagent les films à succès par les différentes maisons d'édition. Paramount, à elle seule, a accaparé la plus vaste salle de la place et a su attirer les sympathies du public en présentant ses « superproductions » à grand bruit de publicité et en les encadrant de nombreux films quelconques aux interminables situations, animées par des acteurs sur commande (modèle strictement de série). Mais il faut de tout pour faire un programme.

Miracle a obtenu, ici, un franc succès. Le public bourgeois a savouré sa simplicité et son évangélique dévouement ; les cinéastes ont aussi admiré sa méticuleuse réalisation, d'un rythme agréable et d'une très bonne interprétation de Betty Compson ; Thomas Meighan a été apprécié mais son jeu manque quelque peu de rythme.

Le film public a été dernièrement : *Les Amants*, très exactement situé et réalisé par Henry Roussel. La grâce de Raquel Meller a charmé le public autant que l'ont fait les scènes finales magnifiquement jouées par la célèbre chanteuse. André Noë est jeune, la spontanéité de son jeu plaît, peut-être un léger manque de mesure, mais le rôle s'y prêtait un peu. Schütz a campé un duc d'Albe de belle allure et haïssable à souhait.

Souhaitons à la Paramount de conserver et de rechercher des collaborations intelligentes telles que celles de Henry Roussel, Marcel L'Herbier et d'autres qui se débattent dans des besoins matériels entravant leurs efforts vers la vraie formule du cinéma, formule qui ne doit pas uniquement consister en de charmantes comédies dans lesquelles des ingénues trop blondes prodiguent leur sourire, ou dans de sombres drames de l'Alaska ou de l'Ouest qui servent de cadre à de sanglants combats ayant nécessité deux mois d'hôpital aux protagonistes aux dires de l'affiche.

Et que l'on nous montre de vraies vedettes. C'est pourquoi nous attendons avec impatience de nouvelles productions de Chaplin que de stupides rééditions montrent sous un jour décadent.

De Marcel Défosse (à Bruxelles).

Robin des Bois

Composé des faits les plus saillants de la joyeuse chronique de Robin Hood, le scénario intéresse et amuse. La mise en scène est artistiquement réglée. Depuis *Intolérance*, l'on avait rarement vu une reconstitution historique aussi grandiose. La technique est un régal continu pour les yeux. Si Wallace Beery a créé en grand artiste son *Richard Cœur-de-Lion*, le reste de l'interprétation ne lui est pas trop inférieur. Toutes ces qualités suffiraient à prouver la valeur de n'importe quel autre film. Pourtant, elles disparaissent toutes devant l'interprétation vraiment hors pair de Douglas Fairbanks.

Doug. ne s'est pas contenté ici d'être un artiste délicieux et un acrobate extraordinaire, il a montré encore d'autres qualités qui, si elles étaient en puissance dans ses autres productions, n'étaient jamais aussi nettement apparues que dans *Robin des Bois*.

D'abord, pendant toute la seconde partie de ce film, Doug. s'est montré un animateur prodigieux. Toute sa bande de gais brigands ne vit que par lui. Ses quatre compagnons aux noms pittoresques paraissent n'être que des aspects incomplets du seul et unique Robin Hood. Tous les regards convergent vers lui. Un de ses gestes détermine cent gestes semblables. Il fait un signe et il semble que toute la troupe soit possédée de son esprit.

Ensuite, *Robin des Bois* nous a montré un second rythme d'interprétation proprement cinématographique : Après la marche artistement cadencée de Charlie Chaplin, le saut léger et vigoureux de Douglas est l'une des choses les plus visuelles que le cinéma ait montrées jusqu'ici. Ce bond continu et varié animerait à lui seul tout le film : tantôt simple effort physique, tantôt transposition exacte et active d'un fait moral. Il est inutile d'imprimer que Robin Hood est celui que rien n'arrête, le lutteur intrépide auquel le combat plaît autant que la victoire, l'optimiste dont la foi vainc les mauvaises forces : nous l'avons vu bondir dans la forêt de Sherwood et nous avons pénétré l'âme de cet outlaw gentilhomme sans le secours d'aucun sous-titre.

Aussi est-il permis de dire que le rôle de Robin Hood apparaît, pour autant que l'on en puisse juger, sans le recul nécessaire, comme le développement normal et complet de la personnalité de Douglas Fairbanks.

Mercredi 24 Octobre
au TROCADÉRO

SOIRÉE DE GALA
au profit des Enfants Japonais
victimes du cataclysme,
sous la Présidence de
Mme MILLERAND
Première Représentation
de

L'EMPIRE DU SOLEIL

Scénario et mise en scène
d'EDMOND EPARDAUD
Edition Française Cinématographique
Exploitation : FILMS TRIOMPHE

Nous vous recommandons de voir :

MARY PICKFORD dans
TESS AU PAYS DES HAÏNES

Salle Marivaux
(Exclusivité)

RUDOLPH VALENTINO dans
ARÈNES SANGLANTES

du 12 au 18 Octobre
au Lutetia, 31, avenue de Wagram.

Vous pouvez encore voir :

ERIC VON STROHEIM dans
FOLIES DE FEMMES

du 12 au 18 Octobre
au Select, 8 avenue de Clichy.
au Métropole, avenue St-Marcel.
au Capitole, place de la Chapelle.

LON CHANEY dans
LE RIVAL DES DIEUX

du 12 au 18 Octobre
au Louxor, boulevard Magenta.
au Lyon-Palace, rue de Lyon.
au Féérique, rue de Belleville.

BETTY COMPSON et BERT LYTELL dans
LE FAVORI DU ROI

du 26 Octobre au 1^{er} Novembre
au Villiers-Cinéma, 21, r. Legendre.

PRODUCTEURS, DIRECTEURS, CINÉASTES, LISEZ :

Ce que le Public en pense

Sous cette rubrique, que nous avons temporairement suspendue pendant l'été, CINEA publie régulièrement les lettres de ses lecteurs correspondants. Ceux-ci se trouvent un peu partout, aussi bien en Amérique qu'en France. Les renseignements qu'ils nous envoient sont dignes du plus vif intérêt, principalement quant à l'accueil réservé par le public, dans certaines villes, à la production française ou étrangère. D'autre part, ces lettres de lecteurs nous tiennent au courant de l'Exploitation des Salles de Province. Elles nous révèlent les bons directeurs et condamnent sans pitié les mauvais. CINEA serait heureux de créer par cette rubrique une sorte de liaison, l'intermédiaire de ses aimables lecteurs, entre la Production, l'Exploitation et le Public. C'est ainsi que, dans les lignes qui suivent, chaque directeur soucieux de ses intérêts peut se rendre compte que le public a soif de bons films et ne veut plus de niaiserie. Nous souhaitons également que ces lettres soient un encouragement pour les directeurs conscients.

De G. Groizelier, à Lyon.

On donne aujourd'hui *Don Juan et Faust* de Marcel L'Herbier, pour la première fois en notre ville — la première de province. Des films comme celui-ci, comme *Way Down East* ou *Les Trois Lumières* (je cite à dessein trois œuvres diverses de style et de nationalité) — des films comme ceux-là mettent plusieurs mois à venir jusqu'à nous — pendant que tous les écrans sont submergés d'épisodes abracadabrants ou de films mauvais. Peut-on s'en étonner lorsqu'on songe qu'une pièce de Bataille a mis dix ans pour faire les cinq cents kilomètres qui nous séparent de Paris, alors que les vaudevilles les plus ineptes sont joués ici presque en même temps qu'à Paris.

Mais cependant — aucun directeur de cinéma n'a eu le courage de louer *Don Juan* en deuxième semaine — et ce n'est pas en profitant à perpétuité des mêmes films mauvais, ou simplement médiocres, que l'on formera le goût d'un public dont toute l'éducation artistique est encore à faire.

Je connais quelques personnes qui ont admiré profondément les films de L'Herbier — qui les ont compris dans tout ce qu'ils apportent d'art, de poésie, de lyrisme imagé à l'écran. Elles ont aussi aimé la triste et expressive figure de cette *Femme de Nulle part*, que nous avons eu quatre jours ! Elles ont aimé aussi les *Trois Lumières*, et elles demandent pourquoi nous n'avons pas eu encore *Fièvre*, de Louis Delluc, le *Rail*, et les autres films allemands qui viendraient nous apporter autre chose que le trop beau soleil lassant de la Californie... Car je pense bien qu'il n'y a là qu'une négligence (ou ignorance) des directeurs, mais pas une question de boycottage ridicule !

G. GROIZELIER.

Pour être correspondant de CINEA, il suffit d'envoyer aux bureaux du journal, 39, boulevard Raspail, Paris, un essai de critique ou une information intéressante. Le texte en sera soumis à notre Rédaction. Une CARTE DE PRESSE, donnant droit aux tarifs réduits et à l'entrée des présentations de films, est envoyée aux correspondants admis.

De Paul Saffar, à Alger.

Don Juan et Faust vient d'être présenté à Alger, mais malheureusement, la majorité des spectateurs n'a pas apprécié ce film. Ainsi beaucoup ont ri à la vue de la magnifique robe de Dona Ana : ce qui prouve que ces gens ne connaissent pas les anciennes modes d'Espagne et ne comprennent pas tout l'effort qu'a fait L'Herbier pour ressusciter une époque disparue. Cette œuvre est le présage du cinéma de l'avenir ; tout comme la Littérature comporte ses classiques, ses romantiques, le cinéma est en droit d'en posséder aussi. Et nous les avons vus avec *Jocelyn*, *A travers l'orage*, *Don Juan et Faust*. D'autres suivront. De bonnes trouvailles agrémentaient le rythme du film, ainsi les hallucinations de Don Juan, si bien rendues par un habile mélange de flous et de déformations. A noter aussi ce cheval se dressant brusquement à la lueur de l'éclair. Bien que la 1^{re} époque fut lente en action, la 2^e était prodigieuse comme mouvement.

La révélation de l'œuvre fut sans doute Jaque Catelain, qui interprète parfaitement le Don Juan naïf de la 1^{re} époque et le Don Juan éprouvé de la 2^e. Tous les autres interprètes sont excellents.

De Henry Galinier, à Toulouse.

Hier... aujourd'hui

C'est avec le Ciné de plein air que l'Art Nouveau fit ses premiers pas dans notre ville. Tous les cafés eurent alors leur écran à la terrasse, et les soirs d'été, au jour déclinant, s'animait la merveilleuse lanterne magique.

Voici que les Etablissements Gaumont, à l'occasion d'une fête de gala, ont donné une représentation cinématographique dans les jardins du « Grand-Rand ».

J'ai entendu déjà gronder les « précipités », — ceux qui s'esbaudissaient à grimacer d'un Boireau, — ceux qui, indisciplinés n'ont pas suivi cet Art naissant dans son évolution « en chambre noire ». Et l'on me parle « d'images en noir blanc, moins belles que les images d'Épinal, en couleur ».

De Félix Ribeiro, à Porto (Portugal).

La première du film portugais *Loups*, en huit parties, tiré du roman de Correia d'Oliveira et Francisco Lage, m'a été présentée en scène de Rino Lupo, à eu lieu le 7 juin, au Théâtre Saint-Louis. Interprétation : Joaquim d'Almeida, José Soveral, Sarah Cunha, Branca d'Oliveira, Jean Naucray, etc.

Ce film est un des meilleurs présentés dernièrement, autant par sa photographie impeccable, que par l'interprétation est très homogène.

Ce film est édité par l'« Iberia Film » de Porto.

Francine Mussey, la charmante Chantienne de *La Maison du Mystère*, est venue de Portugal depuis près de trois mois. Elle est engagée par l'« Invicta-Film » de Porto, une de nos meilleurs firmes cinématographiques.

De M. P. Buisine, à Nice.

Quand on se trouve en face de productions comme les deux films de Sarah Bernhardt, tournés il y a déjà de nombreuses années, mais que des maisons d'édition, soucieuses de ne pas perdre d'argent, ont édité, on se demande si on n'a pas voulu tout simplement se moquer du public ou bien établir une comparaison entre la célèbre carrière théâtrale de

la grande artiste et ses pitoyables créations cinématographiques. De nombreux directeurs de salles ont passé ces films et ont attiré ainsi une clientèle qui ne va pas habituellement au cinéma, et qui pour d'autres films ne se serait pas dérangée. Et c'est avec de telles productions qu'elle s'est formée une opinion, qui n'est sûrement pas très favorable au cinéma.

De M. Capitan, à Lyon.

La Roue

Ce film est sans contredit ce qui s'est fait de mieux dans la cinégraphie française. Toutefois, je trouve que le génial Abel Gance a abusé des symboles et des sous-titres, et aussi que vient faire Kipling cité presque à chaque sous-titre ?

De Henri Fornier, à Marseille.

Marseille possède trois ou quatre bonnes salles qui se partagent les films à succès lancés par les différentes maisons d'édition.

La Paramount, à elle seule, a accaparé la plus vaste salle de la place et a su acquiescer les sympathies du public en présentant ses « superproductions » à grand renfort de publicité et en les encadrant de ses nombreux films quelconques aux sempiternelles situations, animées par des acteurs sur commande (modèle strictement de série). Mais il faut de tout pour faire... un programme.

Le *Miracle* a obtenu, ici, un franc succès. Le public bourgeois a savouré sa morale et son évangélique dévouement ; les cinéastes ont aussi admiré sa méticuleuse réalisation, d'un rythme agréable et la très bonne interprétation de Betty Compson ; Thomas Meighan a été apprécié, mais son jeu manque quelque peu de sincérité.

Le film public a été dernièrement : *Les Opprimés*, très exactement situé et réalisé par Henry Roussel. La grâce de Raquel Meller a charmé le public autant que l'ont ému les scènes finales magnifiquement rendues par la célèbre chanteuse. André Roanne est jeune, la spontanéité de son jeu plaît, peut-être un léger manque de mesure, mais le rôle s'y prêtait un peu. Schutz a campé un duc d'Albe de belle allure et haïssable à souhait.

Souhaitons à la Paramount de conserver et de rechercher des collaborations intelligentes telles que celles de Henry Roussel, Marcel L'Herbier et d'autres qui se débattent dans des besoins matériels entravant leurs efforts vers la vraie formule du cinéma, formule qui ne doit pas uniquement consister en de charmantes comédies dans lesquelles des ingénues trop blondes prodiguent leur sourire, ou dans de sombres drames de l'Alaska ou de l'Ouest qui servent de cadre à de sanglants combats ayant nécessité deux mois d'hôpital aux protagonistes aux dires de l'affiche.

Et que l'on nous montre de vraies vedettes. C'est pourquoi nous attendons avec impatience de nouvelles productions de Chaplin que de stupides rééditions montrent sous un jour décadent.

De Marcel Défosse (à Bruxelles).

Robin des Bois

Composé des faits les plus saillants de la joyeuse chronique de Robin Hood, le scénario intéresse et amuse. La mise en scène est artistiquement réglée. Depuis *Intolérance*, l'on avait rarement vu une reconstitution historique aussi grandiose. La technique est un régal continu pour les yeux. Si Wallace Beery a créé en grand artiste son *Richard Cœur-de-Lion*, le reste de l'interprétation ne lui est pas trop inférieur. Toutes ces qualités suffiraient à prouver la valeur de n'importe quel autre film. Pourtant, elles disparaissent toutes devant l'interprétation vraiment hors pair de Douglas Fairbanks.

Doug. ne s'est pas contenté ici d'être un artiste délicieux et un acrobate extraordinaire, il a montré encore d'autres qualités qui, si elles étaient en puissance dans ses autres productions, n'étaient jamais aussi nettement apparues que dans *Robin des Bois*.

D'abord, pendant toute la seconde partie de ce film, Doug. s'est montré un animateur prodigieux. Toute sa bande de gais brigands ne vit que par lui. Ses quatre compagnons aux noms pittoresques paraissent n'être que des aspects incomplets du seul et unique Robin Hood. Tous les regards convergent vers lui. Un de ses gestes détermine cent gestes semblables. Il fait un signe et il semble que toute la troupe soit possédée de son esprit.

Ensuite, *Robin des Bois* nous a montré un second rythme d'interprétation proprement cinématographique : Après la marche artistique cadencée de Charlie Chaplin, le saut léger et vigoureux de Douglas est l'une des choses les plus visuelles que le cinéma ait montrées jusqu'ici. Ce bond continu et varié animerait à lui seul tout le film : tantôt simple effort physique, tantôt transposition exacte et active d'un fait moral. Il est inutile d'imprimer que Robin Hood est celui que rien n'arrête, le lutteur intrépide auquel le combat plaît autant que la victoire, l'optimiste dont la foi vainc les mauvaises forces : nous l'avons vu bondir dans la forêt de Sherwood et nous avons pénétré l'âme de cet outlaw gentilhomme sans le secours d'aucun sous-titre.

Aussi est-il permis de dire que le rôle de Robin Hood apparaît, pour autant que l'on en puisse juger, sans le recul nécessaire, comme le développement normal et complet de la personnalité de Douglas Fairbanks.

Mercredi 24 Octobre
au TROCADÉRO

SOIRÉE DE GALA
au profit des Enfants Japonais
victimes du cataclysme,
sous la Présidence de
Mme MILLERAND
Première Représentation
de

L'EMPIRE DU SOLEIL

Scénario et mise en scène
d'EDMOND EPARDAUD
Edition Française Cinématographique
Exploitation : FILMS TRIOMPHE

Nous vous recommandons de voir :

MARY PICKFORD dans
TESS AU PAYS DES HAÏNES

Salle Marivaux
(Exclusivité)

RUDOLPH VALENTINO dans
ARÈNES SANGLANTES

du 12 au 18 Octobre
au Lutetia, 31, avenue de Wagram.

Vous pouvez encore voir :

ERIC VON STROHEIM dans
FOLIES DE FEMMES

du 12 au 18 Octobre
au Select, 8 avenue de Clichy.
au Métropole, avenue St-Marcel.
au Capitole, place de la Chapelle.

LON CHANEY dans
LE RIVAL DES DIEUX

du 12 au 18 Octobre
au Louxor, boulevard Magenta.
au Lyon-Palace, rue de Lyon.
au Féérique, rue de Belleville.

BETTY COMPSON et BERT LYTELL dans
LE FAVORI DU ROI

du 26 Octobre au 1^{er} Novembre
au Villiers-Cinéma, 21, r. Legendre.



A PARTIR DE VENDREDI 26 OCTOBRE

DANS LES PRINCIPAUX
ÉTABLISSEMENTS DE PARIS

LA PRODUCTION LA PLUS SENSATIONNELLE
DE L'ANNÉE

DOUGLAS
FAIRBANKS

DANS

ROBIN
DES BOIS